

Et moi, je lis toujours

Dominique Lebel

Et moi, je lis toujours

Portraits amoureux



Révision linguistique et correction d'épreuves: Noémie Thibodeau
Mise en pages: Édiscript enr.
Réalisation de la couverture: Luc Gervais
Photo de couverture: Laurence Labat photographe

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2022
ISBN 978-2-924910-17-7

Table des matières

Lire fait vivre plus.....	9
---------------------------	---

Portraits amoureux

Paul Auster.....	55
James Baldwin.....	61
Simone de Beauvoir	67
Jorge Luis Borges.....	71
Joan Didion	79
Alexandre Dumas.....	87
Marguerite Duras	93
James Ellroy.....	97
F. Scott Fitzgerald.....	103
Romain Gary.....	109
Ernest Hemingway.....	117
John Irving	135
André Malraux	139
Thomas Mann	147
Toni Morrison	153
Joyce Carol Oates	159
George Orwell.....	165
Marcel Proust.....	173

Salman Rushdie	177
Jorge Semprún	185
Sylvain Tesson	191
Chantal Thomas	195
Michel Tremblay	203
Tom Wolfe	207
Virginia Woolf.....	213
Marguerite Yourcenar	219
Stefan Zweig.....	225
François Mitterrand :	
Prix Nobel du romanesque	229
La tentation de Venise	239
De Gaulle, vu par André Malraux.....	245
Index	251

Nous devons nous y habituer :
aux plus importantes croisées des
chemins de notre vie, il n'y a pas
de signalisation.

ERNEST HEMINGWAY

dans une bibliothèque sont comme des appels de phares dans la nuit.

La littérature est liberté. On se transporte à travers les époques, les lieux, les saisons. C'est une vitesse et une lenteur. Elle mène loin et tout près, au-dedans et au-dehors. On a tendance à vivre nos vies de trop près et de trop loin à la fois. La littérature est une lunette d'approche. Trouver la bonne lentille est l'histoire de toute vie. La littérature est un effet de lumière et d'ombre, une escale sur une étoile, une bougie qui valse, un voyage au centre de la Terre. Elle est ce qu'il y a de meilleur. C'est nous et ce n'est pas nous. Rien que ça, tout ça, autre chose encore. C'est insaisissable, fuyant. C'est quelque chose qui nous échappe. C'est toujours là. Toute la littérature du monde nous appartient. Elle révèle nos envies, notre rythme, nos peurs, nos angoisses, nos espoirs, notre façon de faire les choses, d'aimer et d'être aimé.

Malgré les siècles et les siècles, malgré les bibliothèques du monde entier, malgré ces hommes et ces femmes dont la vie a été changée à son contact, la littérature est l'un des secrets les mieux gardés. Les initiés se comptent par millions, mais elle demeure un mystère. Ernest Hemingway n'est pas Hemingway tant qu'on ne l'a pas lu. C'est le lecteur qui lui donne vie. Ce sont les lecteurs qui font

les livres. Tant qu'un livre n'a pas été lu, il ne peut pas exister. Le combat est sans fin. Tout reste à lire tout le temps. C'est un malheur et une merveille. Chaque conquête est celle du lecteur sur le lecteur. La littérature est toujours un face-à-face. On lit parce qu'on est libre. On est libre parce qu'on lit. Il n'y a pas de liberté sans des gens libres. C'est à prendre ou à laisser.

Dans *Les racines du ciel*, écrit dans les années 1950, Romain Gary considère les troupes d'éléphants comme la dernière grande masse de liberté sur Terre. C'est un plaidoyer pour la protection de la nature – peut-être l'un des premiers –, mais plus encore pour celle de la liberté. La littérature aussi est une importante masse de liberté. Elle *est* la liberté. Tous les livres sont à propos de la liberté ou de son absence. Je suis Duras et Yourcenar, Don DeLillo et Larry Tremblay, Marie-Claire Blais et Joyce Carol Oates. La littérature est une source renouvelable de liberté.

L'écrivain est libre. Y compris de ne pas être libre. Il n'a de comptes à rendre à personne, si ce n'est à lui-même. Parfois, en refermant des portes, il en ouvre d'autres chez le lecteur. La littérature est la vie, elle n'est jamais en parallèle. Elle est une force. Elle est un espoir, des mondes possibles. Elle renouvelle notre imaginaire, elle nous interroge en se questionnant, elle nous change. « Il n'y a pas d'un côté la vie, ses indignations, ses combats, et de l'autre les livres, la pensée, la transmission. Tout

cela ne fait qu'un», écrit Jean Birnbaum dans *Le courage de la nuance*. La littérature, on ne peut pas la détacher de notre vie en train de se faire. La littérature est une autre façon de faire. La liberté, Morel, le héros de Gary, est prêt à tuer pour elle : « Les hommes meurent pour conserver une certaine beauté de la vie. »

On se détourne de la littérature comme on se détourne de la nature ou de la liberté. On voudrait la cadrer, la réarranger, la rééduquer, lui limer les dents, lui arracher des mots, en changer le sens, tuer ses auteurs, les bafouer, les idéologiser, les bannir, les censurer, les fatwaiser, les effacer, les voir pourrir aux oubliettes ; la littérature, on voudrait en finir avec elle une fois pour toutes. « Tous ceux qui ont vu ces bêtes magnifiques en marche à travers les derniers grands espaces libres du monde savent qu'il y a là une dimension de vie à sauver », écrit Gary. La littérature comme une dimension de vie à sauver. La liberté exige qu'on se batte pour elle. Toute liberté a besoin d'être chérie, protégée. Il n'y a pas de liberté sans lutte. Ce qui ne mérite pas d'être défendu ne mérite pas de survivre.

On entre dans une œuvre comme dans une maison d'architecte. On sait que l'on est quelque part lorsqu'on réalise qu'un lieu est comme nulle part.

Simone de Beauvoir

En vacances avec Jean-Paul Sartre en Italie à l'été 1957, Simone de Beauvoir se heurte à une situation étonnante. «Sartre propose d'aller à Capri. Les journaux romains disaient qu'une grippe venue d'Asie ravageait Naples; mais Capri n'est pas Naples et l'épidémie allait sans doute remonter vers le nord: nous partîmes», écrit-elle dans *La force des choses*. Un déni qui n'est pas sans nous rappeler les événements actuels. Oui, c'était bel et bien une pandémie. Elle dura de 1956 à 1958 et fit près de deux millions de morts, selon l'OMS.

La force des choses est le troisième tome des mémoires de Simone de Beauvoir, qui débutent par *Mémoires d'une jeune fille rangée*, publié en 1958, et se terminent par *Tout compte fait*, en 1972. En tout, quatre tomes d'environ 600 pages chacun, et un récit plus court, *Une mort très douce*, qui raconte la mort de sa mère. Ses mémoires sont parmi les plus célèbres de l'après-guerre. Ce n'est pas un hasard si ce sont justement ceux-ci, et non ses romans, que Gallimard choisit de faire entrer

en premier dans la Bibliothèque de la Pléiade – qui est en quelque sorte le Temple de la renommée de la littérature mondiale –, en 2018.

Relu sous l'éclairage du printemps du « Grand Confinement », *La force des choses*, qui va de l'immédiat après-guerre jusqu'à l'orée des années 1960, apparaît aujourd'hui dans toute sa richesse. C'est le récit d'années mouvementées qui ont vu s'effondrer des certitudes, qui ont bouleversé des vies partout sur la planète, mais qui à terme n'auront pas rempli les promesses des premiers jours. Ce sont les années de tous les espoirs en même temps que l'heure des désillusions. C'est à la fois l'anéantissement du nazisme et le renforcement du stalinisme. C'est la paix, la fin de l'Europe des guerres, mais également l'émergence des blocs et le début de la guerre froide. C'est la réorganisation du capitalisme, la mise en place d'institutions intergouvernementales comme le Fonds monétaire international, la Banque mondiale et, bien entendu, l'Organisation des Nations unies. Toutefois, du point de vue des idéalistes d'après-guerre, on est bien loin d'avoir refait le monde.

« Après la guerre, personne ne parlait de revenir en arrière », écrit de Beauvoir. Tout apparaissait possible et l'on scandait partout : « Jamais plus ! » Le choc avait été effroyable. Recommencer comme avant semblait impensable. Avec d'autres, Simone de Beauvoir croyait que ce deuxième conflit mondial en moins d'un demi-siècle allait marquer la fin

du capitalisme et le triomphe des idées socialistes, en vogue à l'époque. Avoir 20 ou 25 ans en 1944, c'était une chance, pensait-elle. Mais la route allait être longue pour un pays meurtri et appauvri par la guerre et un monde de plus en plus fragmenté.

En lisant de Beauvoir, on ne peut s'empêcher de réfléchir au monde actuel et de se demander si ce «Grand Confinement», qui aura d'abord chamboulé nos vies personnelles, changera véritablement la suite des choses. En refaisant le trajet avec elle, on constate à quel point l'ivresse des lendemains n'est pas un gage de réussite, et que tout reste toujours à faire.

De Beauvoir est une femme pressée, jamais vraiment satisfaite d'elle-même, curieuse, travaillante, aimante. Elle réinventa le féminisme avec *Le deuxième sexe*. Elle gagna le prix Goncourt en 1954 avec un roman, *Les mandarins*, dont le thème central était le rôle des intellectuels dans les luttes politiques d'après la Libération. Partout où elle passa, elle remit en question l'ordre établi, proposa une marche à suivre, inspira, déranginga. Son écriture est vive, sans complaisance. Toujours, elle joue sur le rapport entre vie et littérature.

Véritable personnage romanesque, Simone de Beauvoir nous emmène dans tous les pays d'Europe aussi bien qu'en Chine, en Afrique du Nord, en Yougoslavie, en Hongrie, en Union soviétique, en Amérique latine et aux États-Unis. Elle veut être là où ça se passe. On est avec elle aux premières loges

des grands débats des années 1950 – le marxisme, la guerre de Corée, la décolonisation, l'Algérie, la révolution chinoise, Cuba, les débuts de la guerre froide, la bombe atomique. On est avec elle au balcon du monde. Rien ne nous est épargné. Tout est possible.

« Un défaut des journaux intimes et des autobiographies c'est que, d'ordinaire, *ce qui va sans dire* n'est pas dit et qu'on manque l'essentiel », écrit-elle. L'essentiel dont elle parle, c'est le souffle de la vie dans les interstices de l'histoire, la marque du temps qui coule et qui nous voit vieillir, du monde qui change et se transforme, de la rigueur du travail quotidien, de nos idées qui se font et se défont au fil des années, et rien ne lui importe davantage que cet essentiel-là. Aussi, avec son écriture simple et directe, elle nous le rend parfaitement.

Dans *La femme rompue*, publié en 1967, et qui prend la forme du journal intime d'un personnage fictif, elle écrit : « Mon erreur la plus grave a été de ne pas comprendre que le temps passe. » Une phrase simple et magnifique. Comme un vertige.

Mai 2020